

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce détail suffit pour faire voir combien M. de la Lande a approfondi même la partie historique, pour compléter ce grand ouvrage qui comprend tous les canaux anciens & modernes, exécutés ou entrepris dans tous les siècles & chez tous les peuples du monde. Quoiqu'on ait souvent parlé des canaux comme de la chose la plus importante pour le commerce & les prospérités d'un état, on n'avoit point encore donné de traité complet sur cette matière; mais celui de M. de la Lande contient tout à la fois l'histoire & les descriptions, la construction & l'administration, les préceptes & les exemples, les projets & les calculs, l'érudition & la théorie, l'art & la science, la politique & le commerce, enfin tout ce qui est relatif à cette importante matière.

(*Journal des savans ; mercure de France ; journal de physique ; affiches & annonces de Paris.*)

SUITE des épreuves du sentiment, par M. D'ARNAUD, tome V, seconde anecdote, Henriette & Charlot ; prix 3 livres broché. A Paris Delalain, libraire, rue de la comédie Française. 1779.

ON voit tous les jours des peres barbares qui, dans les liens dont ils enchainent la destinée de leurs filles, immolent la nature à l'or-

gueil du rang ou à l'éclat de la fortune ; les dégoûts , les peines , la langueur & l'indifférence , sont les tristes fruits de ces unions formées sans l'aveu du cœur : mais quel enchaînement de malheurs , quelle suite de chagrins , d'amertumes , de crimes & d'opprobres , si un amour criminel s'empare d'une ame neuve & sensible , qui a juré aux pieds des autels le serment de fidélité ; quels reproches ne mérite pas l'ambition du père ? Il est encore plus coupable que sa fille ; elle inspire la pitié , & lui l'indignation : car c'est lui qui a poussé la victime dans le précipice ; pour peu que la tendresse paternelle se réveille , quelle douleur , quel désespoir empoisonneront ses derniers jours ? M. d'Arnaud a envisagé ce but moral dans l'anecdote dont nous allons tracer l'analyse , & il y a répandu ce fonds de sensibilité qui le distingue de nos romanciers modernes.

Aglæ, fille du comte de *Valencey* & de la fameuse *Diane de Poitiers*, avoit épousé , avant sa quinzième année , le prince d'*Henneberg*. Elle rassembloit tous les charmes. Son extrême jeunesse ayant empêché la consommation de son mariage , son époux étoit parti pour l'Allemagne , où les intérêts de sa maison le retenoient depuis deux ans. *Aglæ* s'ignoroit encore elle-même , & languissoit dans le néant de l'indifférence , lorsque le comte d'*Orfemon* parut à la cour. Il y venoit pour tâcher de s'attirer la faveur du prince. Sa famille étoit pauvre , & son père s'étoit flatté que les grandes qualités de son fils lui ouvreroient le chemin de

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

la fortune. Une première vue fit sentir à d'Orsemon & à la jeune princesse qu'ils étoient nés l'un pour l'autre.

Une des graces les plus séduisantes d'Aglaé étoit cette ingénuité, le partage d'une ame que la dissimulation & l'abus de la société n'ont point encore altérée. Elle étoit dans le cercle chez madame *Marguerite de Valois* : d'Orsemon entre. Il est charmant, s'écrie madame d'Henneberg, emportée par un mouvement de naïveté déplacé. On imagine bien l'effet que produisit cette exclamation. Aglaé rougit, on sourit malignement. Rentrée chez elle, & livrée à ses réflexions., elle voit arriver son pere, le comte de Valencey, qui lui reproche son indiscretion. » De pareils aveux ! à la » cour ! apprenez les usages, vos devoirs les » plus absolus. Il est défendu de révéler ses » goûts, ses sentimens ; c'est une liberté impardonnable que votre sexe sur-tout doit » s'interdire, souvenez-vous que dans la société la franchise est regardée comme un » manque d'esprit, & qu'on excuseroit plutôt » une vice qui auroit l'adresse de se cacher «.

Ce trait critique des mœurs de la cour a le mérite d'être amené naturellement & sans efforts.

Le comte d'Orsemon, après tous les signes d'une passion véritable, arrache de la bouche de son amante le tendre aveu qu'il sollicitoit. Sermens, transports, confidences mutuelles; ils sont dans l'enchantement. Mais l'arrivée du prince d'Henneberg dissipe le prestige. Aglaé

ne se présente à son époux qu' sous les traits de la tristesse & de l'accablement. Cet accueil a lieu de le surprendre. Le pere d'Aglaé qu'il en instruit, paroît devant sa fille. Cette scene est traitée avec la chaleur éloquente, dont M. d'Arnauld anime ses productions. Valencey met d'abord sur le compte de la vertu & de la timidité, la répugnance que sa fille lui témoigne ; mais le nom de d'Orsemon échappe à la princesse. Aussi-tôt Valencey envoie un cartel à d'Orsemon.

Le lendemain matin , l'amant d'Aglaé se trouve au rendez-vous. Il ignoroit que ce fût Valencey qui l'eût provoqué au combat ; dès qu'il le voit, il jette son épée à ses pieds, se découvre la poitrine, & le conjure de lui donner la mort. La fraîcheur du matin & une douce rêverie conduisent Diane de Poitiers à l'endroit où cette scene se passoit. Témoin du trouble que sa présence occasionne, elle interroge tour-à-tour d'Orsemon & Valencey. Le premier expose tous les progrès, toute la force d'une passion qui l'asservit. Madame de Valentinois ordonne à Valencey de se retirer. Il obéit. Alors, elle exige de d'Orsemon qu'il oublie madame d'Henneberg. A ce prix, elle se charge de sa fortune & de celle de sa famille ; mais s'il ne renonce pas à son amour, son pere & sa mere continueront de languir dans les horreurs de l'indigence. Cruelle alternative ! Elle devient encore plus embarrassante par l'arrivée du pere de d'Orsemon, qui apprend à son fils que sa mere est mou-

66 . L'ESPRIT DES JOURNAUX.

rante, & qu'elle succombe sous le poids de l'adversité. Instruit de tout ce qui se passe dans le cœur de son fils, il lui parle avec toute l'éloquence de la raison & de la nature.

D'un autre côté, madame de Valentinois expose à la princesse d'Henneberg, qu'en se séparant de d'Orfemon, elle peut faire son bonheur, qu'il lui devra sa fortune & son élévation. Aussi-tôt la princesse n'hésite point à jurer au comte un éternel adieu, & assure à madame de Valentinois qu'elle est obéie. D'une la comble de caresses & d'amitiés. Aglaé retourne chez elle s'abandonner à sa douleur profonde. A ce sujet, M. d'Arnauld, qui connoit si bien le cœur humain, fait une réflexion inspirée par le sentiment, & dont toutes les personnes qui ont éprouvé l'infortune reconnoîtront la vérité.

» Hélas ! les malheureux ne doivent point
 » chercher d'autres amis qu'eux-mêmes ; ce
 » n'est que dans leur propre cœur qu'ils peuvent
 » trouver ce fonds inépuisable de sensibilité
 » & de compassion nécessaire à leur soulagement.
 » Eh ! qui est capable de ressentir nos
 » peines avec la même vivacité que nous
 » les ressentons ? Qui peut s'approprier nos
 » chagrins ? Infortunés, je le répète, c'est de
 » vous seuls que vous devez attendre des con-
 » solations ; apprenez à vous suffire, parce
 » que tout ce qui vous entoure vous est étranger,
 » ou, si vous avez la force de sortir
 » hors de vous, ne tournez plus vos yeux
 » sur la terre, levez-les vers le ciel ; c'est-là

» qu'est votre unique ressource; jetez-vous
» dans le sein de l'être des êtres; Dieu seul,
» voilà tout ce qui reste à l'homme qui souf-
» fre ».

D'Orfemon commençoit à s'applaudir des bontés du roi; le moment est arrivé où la princesse est remise entre les bras de son époux. Quel est l'étonnement de Valencey, lorsqu'il apprend que sa fille a disparu! Il court chez d'Orfemon qu'il croit coupable d'un enlèvement; il rend bientôt justice à son innocence. Toutes les perquisitions sont inutiles. Plaintes de l'époux, désespoir de l'amant, douleur du père. Quelques jours s'écoulent sans qu'on entende parler de madame d'Henneberg. D'Orfemon reçoit un billet par lequel on lui apprend qu'elle touche au dernier moment de sa vie, & que la personne chargée de la lettre le guidera vers les lieux où elle se tient cachée. D'Orfemon brûle d'y voler. Quel spectacle s'offre à ses yeux? Son père, soutenu par un domestique, le visage couvert de la pâleur de la mort. La perplexité du comte ne sauroit s'exprimer. Son âme est partagée entre son père & son amante; cette situation est des plus pathétiques. Enfin, il est décidé que la maladie du vieillard est mortelle; d'Orfemon sacrifie l'amour à la nature: il renvoie le messager de madame d'Henneberg avec une lettre pour elle. Le vieux d'Orfemon meurt dans les bras de son fils qui lui rend les derniers devoirs. Il trouve le moyen, quelque tems après, de se rendre auprès de sa maîtresse. Il

la trouve mourante. Le nom de d'Orfemon erre sur ses lèvres décolorées « Hélas ! peut-être, dit elle, d'une voix foible, m'a-t-il donc oublié ! Je suis bien certaine, répond une femme-de-chambre assidue, que vous lui êtes toujours présente, jusqu'ici vous n'avez point voulu l'instruire de votre destinée ; s'il savoit où nous sommes, il voleroit à vos genoux. — Il est vrai, Rotalie, que si je le croyois, je mourrois avec moins d'amertume. — Vous ne mourrez point ! vous ne mourrez point ! c'est moi qui perdrai la vie à vos pieds. — D'Orfemon ! Lui-même, qui ne cesse de vous adorer, de vous idolâtrer plus que jamais ».

La princesse revient à la vie. Les deux amans forment le projet séduisant de ne plus se quitter. Après avoir parcouru l'Italie, ils se rendent en Provence. Ils échangent leurs vêtemens contre des habits de payfan & de payfanne. La princesse prend le nom d'Henriette, & d'Orfemon celui de Charlot. Ils s'annonçoient pour le frere & la soeur. Leur pauvreté les force de demander de l'emploi à un fermier nommé *Thenot*, qui les accueille. Ils passent des jours assez tranquilles, mais souvent troublés par les remords & le souvenir d'un pere & d'un époux. Un jour Henriette voit arriver Thenot conduisant un étranger par la main. Elle fait quelques pas pour savoir qui étoit cet inconnu. Elle tombe sans connoissance aux pieds d'un arbre, en proferant ces mots : Mon pere ! — Ma fille ! ma fille sous cet habit ! s'écrie à son tour le comte de

Valencey. Arrive Charlot dont la présence excite l'indignation du pere. La fille , revenue à elle-même , pleure & se jette à ses pieds ; elle lui ouvre son ame. Valencey attendri , plaint ces malheureux amans ; mais l'honneur exige qu'elle se sépare de d'Orfemon ; elle lui fait les adieux les plus touchans. Valencey l'entraîne dans une maison religieuse , & la laisse en proie à ses regrets.

D'Orfemon qui étoit resté auprès du bon Thénot , reçoit bientôt après une lettre de son amante. Elle contient l'expression de l'amour le plus tendre & le plus fidele. Le comte est au comble de la joie. Sur ces entrefaites Valencey vient au couvent annoncer à sa fille qu'elle peut reparoitre à la cour , & qu'elle va revoir son époux. Henriette s'évanouit. Elle ne reprend l'usage de ses sens que pour déclarer au prince d'Henneberg la malheureuse passion qui la consume. Le prince fort furieux & renonce aux droits qu'il pouvoit avoir sur elle. Valencey indigné accable sa fille de reproches sanglans , & la quitte en ordonnant qu'elle soit plus resserrée que jamais dans sa prison.

D'Orfemon ne recevant plus de ses nouvelles , découvre le lieu de sa retraite , & vient à bout d'instruire Henriette qu'il n'est pas loin d'elle. Celle-ci tâche de s'échapper , mais elle est arrêtée au moment de son évasion. Elle tombe très-dangereusement malade. Le pere arrive. D'Orfemon se déguise en médecin. Il fait la main de son amante. Il est reconnu par elle. & par Valencey , qui éclate en reproches.

L'amant arrose ses pieds de ses larmes & lui fait le serment de ne plus paroître à ses yeux ni à ceux de son adorable fille.

La princesse convalescente quitte l'asyle religieux & reparoit à la cour. Après avoir passé quelques mois dans la plus sombre mélancolie, elle apprend la mort du prince d'Henneberg son époux. Valencey réunit les deux amans, & Charlot, dont il a découvert la retraite, lui doit le bonheur de recevoir la main d'Henriette.

Peut-être l'auteur a-t-il trop multiplié les incidens ; il n'est guere vraisemblable que ce pere retrouve sa fille au fond de la Provence ; on voit trop clairement que M. d'Arnaud a ménagé cette reconnoissance pour amener une situation intéressante. L'apathie du prince d'Henneberg, devant qui sa femme se trouve toujours mal, est peu naturelle : il doit savoir qu'elle aime d'Orfemon, puisque cet amour est public ; un mari jaloux est plus pénétrant qu'un autre ; avec ce caractère, il devoit arracher la vie à son rival, il devoit amener son épouse au fond de ses terres ; mais il la laisse partir. Il voit disparaître quelque tems après d'Orfemon, & cependant il ne soupçonne pas encore que l'amour soit la cause de cette faute ; il faut que son épouse le lui dise à lui-même, en termes fort clairs, pour qu'il le sache ; & puis, la mort qui arrive peu de tems après pour réunir les amans, tout cela a paru trop romanesque ; mais ces défauts sont rachetés par une foule de situations pa-

thétiques & par un intérêt qui va toujours en croissant. On suit avec attendrissement Charlotte & Henriette en Italie & en Provence : on aime à les voir en habits champêtres, oublier la dignité de leur naissance pour se livrer aux douces effusions de l'amour. On accuse Valencey du malheur de sa fille. Pour le père d'Henneberg, il n'inspire aucun intérêt ; l'arrivée du père de d'Orfemon donne lieu à des scènes vives & touchantes. Le moment où ce fils se trouve entre son père & son amante, & ne peut porter du secours & des consolations à l'un qu'en abandonnant l'autre, est vraiment dramatique. Le stratagème de d'Orfemon qui se déguise en médecin & qui prend la main d'Aglaé mourante est ingénieux & dans la passion ; mais M. d'Arnaud ne s'est pas rappelé qu'il appartient à M. l'abbé Prevost qui, dans *Cléland*, introduit pareillement le duc de Monmouth auprès d'une femme expirante qu'il idolâtre ; mais ce qui n'appartient à personne, c'est la chaleur, le pathétique, le langage de l'âme & des passions, les sentimens de vertu qui caractérisent les écrits de M. d'Arnaud. On lit dans cette anecdote trois ou quatre pièces de vers charmantes, & une entr'autres intitulée *la Colombelle*, dont le fonds ingénieux & les détails naïfs feront le plus grand plaisir ; l'auteur a très-bien attrapé le ton & le style qui convenoient au tems où il transporte son action ; on croit lire une pièce de Saint-Gelais ou de Marot.